

Faire son cinéma

Martin Boisseau

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boisseau, M. (2016). Faire son cinéma. *24 images*, (178), 26–27.

FAIRE SON CINÉMA

par **Martin Boisseau**

«À la fin des années 1920, l'arrivée du cinéma sonore modifia les proportions du cadre, parce qu'ajouter la bande-son sur la pellicule nécessitait une correction de la hauteur ou de la largeur des photogrammes. Certains films furent d'abord tirés dans un format plus proche du carré...¹»

En devenant parlante, l'image cinématographique semble donc avoir été amputée. Devenir parlant, comme le soutient la psychanalyste, c'est toujours négocier une forme de castration. Je vous raconte, de mémoire, une rencontre qui a eu lieu il y a treize ans.

J'ai trente-six ans, elle en a près de quatre-vingts.

Dans le cadre de la Manif d'art 2003, je fabrique une installation dans l'église Saint-Roch à Québec. Les organisateurs et moi avons pris une entente avec les responsables de l'église. L'œuvre ne doit pas être blasphématoire. Elle doit permettre la poursuite des activités normales : messes, funérailles, mariages, etc. Aucune modification (trous, peinture, etc.) n'est permise. Après quelques discussions, une entente est conclue. Je m'engage à la respecter.

Le projet consiste d'abord à étirer physiquement des rubans vidéographiques (films en version VHS). Je sors les rubans de leurs boîtiers et je les allonge de 20%. La bande vidéo s'amincit (comme un élastique étiré) et s'enroule en deux minuscules tubes sur toute la longueur du ruban. Quand je relâche la tension, le ruban garde cette forme allongée. Ensuite, je déploie près de 24 kilomètres de ruban vidéographique dans l'église en les nouant sur des éléments d'architecture (balustrade, colonnes et autres ornements architecturaux).

En étirant le ruban vidéographique, je rends les images, qui y sont enregistrées, inaccessibles. J'occupe l'espace « vide » de l'immense nef centrale de l'église avec ces rubans.

En 2003, je suis naïf. Je pense qu'il y a une possibilité pour le métalangage. Je prends très (trop) au sérieux les rhétoriques concernant l'image (fonction, statut, etc.). À cette époque, je sors d'un long travail où des questions relatives à l'iconophilie et à l'iconoclastie m'ont occupé pendant un moment et ce, sans que je me rende compte que j'avais déjà une relation iconophilique aux institutions et au discours... Eh oui.

C'est à ce moment-là que celle qui a près de quatre-vingts ans entre en jeu. Elle vient prier tous les matins à l'église Saint-Roch. Elles sont quelques-unes, mais c'est elle qui engage la conversation pendant que je déploie des rubans vidéographiques dans l'église. Elle avait un sourire taquin. Curieuse, elle me dit :

- Qu'est-ce que vous faites ?
- Je fabrique une œuvre.
- Oui, mais c'est quoi ça ?
- Ce sont des rubans vidéographiques que j'étire et que je déploie dans l'église.
- Ça va faire de la musique ?
- Non, non. Ce sont des films. Les images cryptées sur les rubans sont maintenant inaccessibles. C'est une installation.
- Pourquoi faites-vous ça dans une église ?

- Hum... Vous êtes croyante ?
 - Oui.
 - Vous croyez donc que quelque chose (Dieu) existe sans que vous puissiez le toucher, le voir, le montrer, etc. ?
 - Oui
 - L'image c'est comme votre croyance, mais en sens inverse. Nous sommes à une époque où tout se passe comme si nous pouvions « tout voir ». Du moins, c'est ce qu'on nous fait croire. Simultanément, nous n'avons pas la certitude que ce que nous voyons a existé dans la réalité empirique. Image et Dieu ont la croyance en commun. J'ai pensé que de déployer ces rubans vidéographiques dans une église permettrait de mettre ces croyances en parallèle.
 - Ben oui ! C'est vous qui avez pensé à ça ?
- Moi souriant :
- ...

Avant de dire « ben oui ! », elle m'a donné une petite taloche sur l'avant-bras. Nous étions maintenant complices : elle croyante, moi iconoathée.

Les jours suivants, dans le jubé ou perché sur un escabeau, je l'ai entendu expliquer l'œuvre (à voix basse) à ses amies. J'étais ravi. Je crois qu'elle le savait.

Je ne sais pas ce qu'est le cinéma, mais quand j'y vais (je ne vois les films qu'en salle), je désire croire. Évidemment, quand le film échoue à me faire croire, je suis déçu.

En plaçant ces films étirés dans l'église, j'ai tenté de montrer que c'est aussi en mémoire que le cinéma opère ; que la mémoire qui désire croire échoue parfois à se faire son cinéma. **24**

1. David Bordwell, Kristin Thompson, *L'art du film : Une introduction*, Éditions De Boek Université, Bruxelles, 2008, p. 273.

Martin Boisseau développe une pratique artistique multi et interdisciplinaire en utilisant tantôt la gravure, le dessin, la photographie et la vidéo, tantôt différentes techniques associées à la sculpture (assemblages, structures mécanisées). Il est représenté par la Galerie Graff à Montréal.

Neuvième temps : excédent vide, installation Église Saint-Roch à Québec (2003)

